

Écrire à Pompéi : propositions pour une modernisation du CIL IV

Cyril Courrier*, Jean-Pierre Dedieu**

Résumé: Avec plus de 11.000 graffiti et inscriptions peintes, Pompéi constitue assurément un site privilégié pour l'analyse de la diffusion de l'alphabétisme dans les sociétés antiques. Pourtant, les critiques autrefois formulées à l'encontre du travail d'édition de M. Della Corte ont conduit certains chercheurs à postuler l'impossibilité d'exploiter le CIL IV comme source d'informations sur les usages de l'écriture dans les sociétés anciennes. Cet article propose donc les premiers linéaments d'un projet collectif qui ambitionne de reprendre le travail de M. Della Corte, en introduisant la documentation scripturaire de Pompéi dans une base de données (fonctionnant sous Filemaker), dont sont ici présentés les attendus théoriques, les présupposés techniques et le modèle relationnel. L'exploitation de cette base de données doit permettre d'aborder la literacy, non plus sous l'angle du nombre d'individus à même d'écrire, mais sous celui des modes de production et des différents types de rapports à l'écriture, afin de mieux cerner, in fine, le profil social, économique, professionnel, politique, culturel... des lisants-écrivains de la cité campanienne.

Riassunto: Con più di 11.000 graffiti e iscrizioni parietali, Pompei costituisce sicuramente un sito privilegiato per l'analisi della diffusione dell'alfabetizzazione nell'Antichità. Tuttavia, le critiche formulate nel passato contro l'edizione di M. Della Corte hanno condotto taluni ricercatori a postulare l'impossibilità di usare il CIL IV come fonte di informazioni sulle pratiche di scrittura nelle società antiche. Quest'articolo espone quindi i primi abbozzi di un progetto collettivo, il cui obiettivo è di riprendere il lavoro di M. Della Corte inserendo la documentazione scritta di Pompei in un database (funzionante mediante Filemaker), del quale sono qui presentati i fondamenti teorici, i presupposti tecnici e il modello relazionale. L'utilizzazione del database dovrà consentire di abordare la literacy, non più dal punto di vista della quantità di persone in capace di scrivere, ma sotto l'aspetto dei diversi rapporti con la scrittura, per infine provare a individuare con maggior precisione il profilo sociale, economico, professionale, politico e culturale dei «lisants-écrivains» della città vesuviana.

* École française de Rome.

** CNRS / LARHRA / Université de Lyon.

Mots-clés: *Pompéi, graffiti, inscriptions pariétales, alphabétisme, literacy, base de données, acteur, Filemaker, Fichoz, CIL IV, programmata*

Parole chiave: *Pompei, graffiti, iscrizioni parietali, alfabetizzazione, literacy, database, attore, Filemaker, Fichoz, CIL IV, programmata*

L. Des répartitions aux pratiques: une autre approche de l'alphabétisation. Remarques liminaires

Il existe plusieurs façons d'aborder le phénomène de l'alphabétisation dans le monde antique: sous un angle «quantitatif» en essayant de *mesurer* les différents signes de la capacité à lire et à écrire pour parvenir à une estimation chiffrée de l'alphabétisation ; ou dans une perspective plus qualitative, en s'interrogeant sur les modes de lecture et les différentes pratiques qui conditionnèrent le recours à l'écriture. Jusqu'à une date relativement récente, la première a largement dominé le champ de l'Antiquité dans le sillage, notamment, d'un ouvrage qui a fait date: celui de W.V. Harris, dont l'objectif — annoncé dès la page 3 — était alors clair: déterminer «how many people could read, how many people could write in the Graeco-Roman world»¹. Pour ce faire, la question-clé était celle du choix des indicateurs. Héritier des méthodes élaborées pour d'autres périodes, W.V. Harris avait fait celui du comparatisme en prêtant une attention particulière à la grille d'analyse élaborée pour l'Angleterre d'époque moderne et contemporaine (XVI^e-XIX^e s.) par L. Stone, lequel avait identifié quatre «moteurs» de la diffusion de l'alphabétisme: l'invention de l'imprimerie, le Protestantisme, l'industrialisation et l'école². Parce que ces différents facteurs étaient largement absents des mondes antiques, la conclusion était quelque peu attendue: «All this evidence might lead us to conclude that the level of male literacy was well below the 20-30% range which prevailed in, say, England of the period 1580-1700»³.

Le problème, fondamental en l'espèce, est le suivant: cette démarche ne permet pas de prendre en compte la question, pourtant centrale, des critères de distinction culturelle et revient à postuler que les pratiques antiques de lecture et d'écriture étaient semblables aux nôtres et donc que nos modèles de détection de l'illettrisme sont suffisamment opératoires pour s'appliquer — ou plutôt ne pas s'appliquer — à ces sociétés «archaïques». Pourtant, les anthropologues ont de longue date montré les faiblesses de ce type de postulat. Dans une étude classique, M. Cole, J. Goody et S. Scribner avaient par exemple développé le cas de l'écriture Vai au Liberia, dont

1. W.V. HARRIS, *Ancient Literacy*, Cambridge (Mass.)-Londres 1989, p. 3 dans un chapitre intitulé «Levels of Greek and Roman Literacy» (pp. 3-24).

2. L. STONE, «Literacy and Education in England 1640-1900», en *P&P* 42, 1969, pp. 69-139, repris par HARRIS, *Ancient Literacy...*, *cit.*, pp. 11-24.

3. HARRIS, *Ancient Literacy...*, *cit.*, p. 259. Voir aussi p. 13: «The classical world, even at its most advanced, was so lacking in the characteristics which produce extensive literacy that we must suppose that the majority of people were always illiterate».

l'apprentissage avait précisément lieu en dehors de toute éducation scolaire⁴. Nous concéderons volontiers qu'il s'agit sans aucun doute là d'un cas extrême. Pourtant, même pour des époques et des sociétés où l'école jouait un rôle important, les témoignages ne manquent pas d'autres formes d'apprentissage⁵. De fait, l'absence de moteurs d'instruction modernes et contemporains dans la société romaine peut-elle en soi constituer un argument solide contre l'existence d'un certain nombre de paramètres spécifiquement antiques ayant pu favoriser le développement de l'alphabétisation? Parce que la réponse est clairement négative et parce que déduire une évaluation statistique de la *literacy* d'une quantification documentaire tient de la «*reductio ad absurdum*»⁶, des travaux récents ont, au contraire, plaidé pour le passage d'une histoire des répartitions à une histoire des pratiques, tout particulièrement ceux de M. Corbier qui proposa la notion d'«alphabétisation pauvre largement répandue»⁷ pour montrer que la grille anthropologique de J. Goody, qui servit de fondement théorique plus ou moins implicite à l'ensemble des travaux sur l'alphabétisation antique, était trop large pour être véritablement utile à l'historien amené à s'intéresser à une société particulière⁸. Précisément, les historiens de la culture nous invitent aujourd'hui à passer d'une histoire des répartitions et des chiffres à une histoire des pratiques: en l'occurrence, moins chercher à déterminer quel pourcentage d'une population était à même d'écrire que s'efforcer de mieux cerner les raisons et les modalités qui conduisaient cette population à recourir à l'écriture.

D'emblée, il nous faut noter que, dans la perspective quantitativiste qui était celle de W.V. Harris, Pompéi et ses 11000 graffiti (et autres *tituli picti*)⁹ constituaient un évident point d'achoppement¹⁰. L'obstacle fut toutefois habilement contourné.

4. M. COLE, J. GOODY, S. SCRIBNER, «Writing and Formal Operations. A Case Study among the Vai», en *Africa* 47, 1977, pp. 289-304, cité par M. CORBIER, «L'écriture en quête de ses lecteurs», en J.H. HUMPHREY (ed.), *Literacy in the Roman World*, Ann Arbor 1991, pp. 99-118 [repris et mis à jour dans M. CORBIER, *Donner à voir. Donner à lire*, Paris 2006, pp. 77-90, part. p. 79].

5. Sur ce point, voir les analyses de CORBIER, *Donner à voir...*, cit., p. 79. Voir aussi celles de N. HORSFALL, «Statistics or States of Mind?», en HUMPHREY (ed.), *Literacy...*, cit., pp. 59-76 et *The Culture of the Roman Plebs*, Londres 2003, *passim*, notamment sur l'importance de l'oral dans la diffusion de la *literacy* à Rome.

6. Pour reprendre l'excellente expression de A.K. BOWMAN, «Literacy in the Roman Empire: Mass and Mode», en HUMPHREY (ed.), *Literacy...*, cit., p. 119.

7. M. CORBIER, «L'écriture dans l'espace public romain», en *L'Urbs : espace urbain et histoire (I^{er} s. av. J.-C. – III^e s. ap. J.-C.)* (Collection de l'École française de Rome 98), Rome 1987, p. 27-60 [repris et mis à jour dans CORBIER, *Donner à voir...*, cit., pp. 53-75].

8. Sur cette grille qui distingue trois stades de développement dans l'usage de l'écriture (sociétés sans écriture, sociétés à alphabétisation restreinte, sociétés à alphabétisation de masse), voir J. GOODY (ed.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge 1968, repris et critiqué, dans son application irraisonnée à l'Antiquité, par CORBIER, *Donner à voir...*, cit., p. 78.

9. Pour des éléments de définition de ce vocabulaire, voir *infra* n. 24.

10. Comme l'a souligné A. Wallace-Hadrill dans un colloque intitulé *L'écriture dans la maison romaine*, organisé dans le cadre de l'*Année Épigraphique* par M. CORBIER et J.-P. GUILHEMBET. La communication d'A. Wallace-Hadrill était intitulée: «Scratching the Surface: A Case Study of Domestic Graffiti at Pompeii». Les actes viennent de paraître chez de Boccard (2012). Voir les pages 401-414 pour l'article d'A. Wallace-Hadrill.

S'inscrivant dans le sillage des critiques adressées à M. Della Corte par H. Solin, P. Castrén et H. Mouritsen¹¹, W.V. Harris put soutenir l'idée que l'hypothèse d'un haut niveau d'alphabétisation reposait en réalité sur un manque de rigueur dans la collecte des informations et plus largement sur «the somewhat undisciplined imagination of Matteo della Corte»¹², si bien que «not many of the graffiti can be classed as utilitarian»¹³. C'est dans ce cadre qu'il conviendrait aujourd'hui de reprendre l'édition des inscriptions pariétales du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (Pars IV), ses trois suppléments (dont le dernier sans *index*)¹⁴ et ses catégorisations par grands types quelque peu obsolètes (*tituli picti, edicta munerum, programmata recentiora, antiquiora, antiquissima*, alphabets, marques de maçons, *graphio exaratae...*) et, au-delà, d'y intégrer les 40 années de rapports de fouilles (et de publications diverses) ayant suivi la parution du troisième supplément du *CIL* qui ne prend en compte que les inscriptions mises au jour avant 1970. Toutefois, l'objectif n'est pas tant de rééditer en soi le *CIL* IV (même sous une forme électronique) que de réintroduire cette masse documentaire dans son contexte d'origine à la fois social et topographique, afin de mieux saisir sa distribution dans l'espace urbain et ainsi situer avec davantage de précision la répartition des graffiti entre habitat aisé et habitat plus modeste. Comme l'avaient en effet déjà souligné J.L. Franklin Jr. (en réaction à l'ouvrage de W.V. Harris¹⁵) puis A. Wallace-Hadrill à sa suite¹⁶, la compréhension comme l'intérêt des graffiti dépendent au moins autant de leur contenu que de leur environnement matériel, c'est-à-dire d'une connaissance approfondie de la topographie du site¹⁷. Les informations qu'ils fournissent peuvent en effet expliquer les espaces où ils ont été retrouvés, leur localisation éclairer des modèles de pratiques urbaines, leur mise en série apporter de nouveaux éléments sur la structure sociale de la ville. De fait, une telle démarche permettrait d'une part d'exploiter cette documentation de manière systématique et aurait d'autre part l'avantage d'aborder cette problématique de la *literacy* sous un autre angle en interrogeant la fonction de l'écriture dans l'espace urbain (qui écrivait? pourquoi le faisait-on? quels étaient les destinataires?) et non pas le taux d'alphabétisation que suppose un nombre donné de graffiti conservés. Il

11. H. SOLIN, «Review of *CIL* IV Suppl. 3, fasc. 3-4» en *Gnomon* 45, 1973, pp. 258-277 ; P. CASTREN, *Ordo Populusque Pompeianus: Polity and Society in Roman Pompeii*, Rome 1975, pp. 31-37 ; H. MOURITSEN, *Elections, Magistrates and Municipal Élite: Studies in Pompeian Epigraphy*, Rome 1988, pp. 13-27.

12. W.V. HARRIS, «Literacy and Epigraphy I», en *ZPE* 52, 1983, pp. 87-111, part. pp. 105-109 et *Ancient Literacy...*, *cit.*, pp. 259-267.

13. HARRIS, *Ancient Literacy...*, *cit.*, p. 200.

14. En attendant la parution, maintenant imminente, du quatrième supplément.

15. J.L. FRANKLIN Jr., «Literacy and the Parietal Inscriptions of Pompeii», en HUMPHREY (ed.), *Literacy...*, *cit.*, pp. 87-92.

16. A. WALLACE-HADRILL, «Scratching the Surface...», *cit.*, pp. 401-402.

17. Cette possibilité offerte par le site de Pompéi a encore été récemment soulignée par J.A. BAIRD et Cl. TAYLOR, «Ancient Graffiti in Context. Introduction», en J.A. BEARD, Cl. TAYLOR (ed.), *Ancient Graffiti in Context*, Londres 2011, pp. 1-17, part. p. 3.

s'agirait donc de faire une histoire «des emplois effectifs de la compétence scripturaire» (M. Corbier) à Pompéi, seul véritable moyen de ne pas écraser tant la diversité des couches sociales à même d'écrire que la multiplicité des modes de production et des différents types de rapports à l'écriture. Pour ce faire, une nouvelle édition, sous la forme d'une base de données, d'une partie au moins des graffiti du *CIL IV*, serait un outil efficace pour confirmer ou infirmer les travaux de M. Della Corte et, au-delà, lier scientifiquement édition, analyses historiques et topographiques, afin d'apporter des éléments nouveaux à une problématique qui tend aujourd'hui vers la circularité. Cette base de données, qui est d'ores et déjà opérationnelle, porte le nom de *Scripta Pompeiana*. Son modèle de données relationnel, dont nous souhaiterions, dans le cadre de cette étude, exposer les principes théoriques préalables à un projet de recherche dont le lecteur notera qu'il n'en est encore qu'à ses balbutiements, est le suivant.

II. *Scripta Pompeiana*. Présentation sommaire de la base

a. Principes généraux

Scripta Pompeiana appartient à une famille de bases de données, appelée Fichoz, qui ont été progressivement élaborées depuis 1988 par l'auteur des lignes qui suivent (J.-P. Dedieu), chaque fois poussé en avant par les sollicitations de chercheurs qui lui demandaient d'informatiser des données d'un type nouveau, chercheurs qu'il considère à ce titre comme des co-auteurs du système¹⁸. Le travail s'est fait d'abord à la Maison des Pays Ibériques, à Bordeaux, puis au LARHRA, à Lyon, dans le cadre de divers programmes de recherche portant, notamment, sur l'histoire moderne de l'Espagne (PAPE), l'histoire de la navigation (Navigocorpus), l'histoire de la tapisserie à l'époque moderne (ARACHNE), l'histoire des populations urbaines (Mobilités, Population, Famille – Charleville). *Scripta Pompeiana* en constitue la première application à l'histoire ancienne.

Ces bases ont toutes été largement testées en situation réelle de recherche et ont servi de point d'appui à des travaux collectifs dont certains — notamment ceux concernant l'histoire de l'Espagne moderne — ont constitué des apports remarquables. Elles se caractérisent par des principes communs et une structure aussi semblable que possible de tables, d'enregistrements et de champs, qui en permettent l'interopérabilité, tout en laissant ouvertes les possibilités d'adaptation nécessaires à chaque domaine disciplinaire. Les bases Fichoz sont relationnelles et structurées en champs. Elles utilisent FileMaker, un logiciel pour la construction des bases de données qui offre des qualités de puissance et surtout de souplesse exceptionnelles, en parfaite

18. Parmi ceux dont les demandes ont eu les effets les plus importants, citons Didier Ozanam, qui est à l'origine de tout, Valérie Leclerc, Andoni Artola, Silvia Marzagalli et Cyril Courrier.

cohérence avec leur caractère dynamique¹⁹. L'architecture de Fichoz pourrait cependant être transposée sous tout logiciel utilisant des champs et des tables liées.

Une base Fichoz comprend trois niveaux d'élaboration. Au premier, le niveau de saisie, la base de données fonctionne sur des critères purement formels, ce qui permet de charger et de manipuler les données imprécises et d'identification douteuses qui sont le pain quotidien de l'historien. Nous opérons ici la ségrégation des objets mentionnés par la source (atomisation). Pour ne prendre qu'un seul exemple, le mot «consulat» n'est pas le mot «préture» et, en première analyse, il s'agit de deux objets différents; «César est élu préteur» n'est pas «César est élu consul», et ainsi de suite. Nous enregistrons également à ce niveau la mention de l'apparition ou de la co-apparition des objets au sein d'un même document à une date donnée (César et Bibulus figurent sur la même inscription), la dénomination que la source donne à chacun des objets, un texte explicatif de la relation que la source leur attribue avec le document ou avec d'autres objets. À ce niveau s'opère enfin une opération particulièrement importante, le découpage du récit en «actions», caractérisées chacune par un mouvement réalisé par un acteur particulier en un lieu particulier et un moment particulier. Chaque action est rangée dans un enregistrement propre à une table particulière, dénommée «Actions». Chaque élément composant l'action – acteur principal, acteurs secondaires (jusqu'à trois), lieu, mouvement, date – est rangé dans un champ particulier de cette table. Une autre table permet de stocker les documents, à raison d'une par enregistrement. Chaque enregistrement de la table Documents est lié aux enregistrements de la table actions dont le contenu est décrit par ce document. Fichoz fonctionne ainsi comme un réservoir d'informations auxquelles une structuration formelle permet d'accéder sur des critères formels: chaque objet est défini par le fait qu'il est chargé dans un enregistrement différent d'une table particulière.

Le deuxième niveau transforme les objets en acteurs. La notion d'acteur est capitale pour Fichoz. Les nécessités du traitement informatique ont amené les auteurs du système à une conception de l'acteur proche de celle que développait au même moment un courant sociologique généralement placé sous le nom de Bruno Latour²⁰, qui définit un monde social comme la mise en relation d'éléments humains et non humains; lesquels n'acquièrent d'existence et de signification que dans la relation qui les unit. Tout objet figurant dans la base de données comme support d'information est considéré comme un acteur, qu'il s'agisse d'un individu, d'un collectif (monastère, firme, municipalité, etc.), d'un livre, d'un monument, d'un objet archéologique ou d'un commentaire érudit. Fichoz repose sur l'idée que le rôle de la base de données,

19. FileMaker présente en outre l'avantage de fonctionner indifféremment sur MacIntosh ou sur PC.

20. B. LATOUR, *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-network-theory*, Oxford 2005. Au même moment et pour des raisons informatiques semblables, les sociologues qui élaboraient le logiciel d'analyse textuelle *Prospero* arrivaient aux mêmes conclusions à propos de la construction des acteurs (F. CHATEAURAYNAUD, *Prospero. Une technologie littéraire pour les sciences humaines*, Paris 2003, pp. 211-302).

au-delà de sa fonction première de réservoir d'information, est de mettre en relation les acteurs avec eux-mêmes (identification sous des dénominations différentes) et avec d'autres, de décrire chacune des relations qu'ils entretiennent entre eux, et de livrer celles-ci, à la demande, au chercheur pour en faire les matériaux de sa recherche. À ce niveau, chaque acteur est marqué d'un identificateur caractérisant son identité face à tous les autres. L'attribution d'un identificateur transforme l'objet en acteur. Il permet de le suivre dans son unité à travers toutes les dénominations qu'il peut prendre, nous l'avons déjà dit, mais aussi d'enrichir sa définition de toutes les actions auxquelles il participe, de tous les liens qu'il entretient avec les autres acteurs, et de tester les modifications que sa présence induit dans les réseaux au sein desquels il s'insère. C'est cette activité modificatrice qui justifie l'attribution de la qualité d'acteur même à des êtres inanimés²¹. Cette étape s'apparente à une véritable construction de l'acteur, qui prend forme au fur et à mesure que s'agrègent autour de lui, accrochées à son identificateur, caractéristiques et informations diverses²². Elle est l'œuvre de l'opérateur humain, qui est nécessairement à ce niveau un chercheur participant à l'opération. Elle exige une mise en contexte constante des données disponibles, sous le regard du chercheur, qui seul peut décider quelles relations sont pertinentes et lesquelles ne le sont pas. Elle implique donc la présentation à l'écran d'une grande masse de données — en dépit de la complexité inhérente à cette abondance — et une extrême souplesse des procédures d'exploration des données, car le chercheur ne peut être guidé par la structure informative qu'il est précisément en train de construire.

Ces deux premiers niveaux impliquent des relations stables entre les acteurs. De telles relations, dont la stabilité pourrait les faire passer pour substantielles, ne sont en fait que la réification de relations créées par leur co-présence au sein du même ensemble documentaire, reconnu comme tel par la communauté scientifique (César et Bibulus sont mentionnés dans une même inscription, la définition de ce qu'est une inscription se faisant selon les critères du *CIL*, qui eux-mêmes reflètent un consensus de la communauté); ou d'un savoir préétabli, incorporé et partagé par la communauté scientifique, appliqué au cas présent (Marcus Tullius et Cicéron sont une seule et même personne). C'est le fait qu'elles découlent de connaissances partagées qui donne à ces relations une apparence de stabilité; laquelle durera le temps que durera le consensus qui les soutient. La recherche exige cependant l'activation d'autres types de relations ou d'identités qui n'appartiennent pas à ce consensus, et dont le chercheur fait l'hypothèse qu'elles existent, «pour voir». Il fait l'hypothèse, par exemple, que les sénateurs nés en Espagne (autrement dit des acteurs individuellement caractérisés par une relation du deuxième niveau), pourraient former un collectif au sens où,

21. D'aucuns, tels les membres du collectif Prospero (voir note précédente) utilisent le terme d'actant, pour marquer le caractère passif de nombre de ces actions.

22. Voir la magnifique description que donne de ce processus CHATEAURAYNAUD, *Prospero...*, *cit.*, *loc. cit.* Prospero pousse d'ailleurs très loin l'analyse des «actants», comme il les nomme, puisqu'il donne de fait ce rôle y compris à des figures rhétoriques.

sous les Flaviens, ils accèdent plus souvent au consulat que les sénateurs d'origine gauloise. Il va donc créer deux «individus collectifs», les sénateurs-nés-en-Gaule et les sénateurs-nés-en-Espagne, acteurs fantômes (car il n'est pas sûr de leur existence réelle), dont il va tester les liens avec un troisième acteur, celui-ci stable, car depuis longtemps reconnu par le droit et l'historiographie: le consulat. Le troisième niveau de Fichoz gère ce type de relations. Une fois testée, la relation nouvelle sera, soit ajoutée au groupe des relations permanentes, soit rejetée comme insubstantielle.

Que la clef d'une base de données réside dans la gestion de relations entre acteurs, ou entre acteurs et objets, ou entre acteurs et qualités, quelle que soit la terminologie que l'on choisisse, n'est pas une nouveauté. Que le rôle d'une base de données scientifique soit non seulement d'enregistrer des relations ou qualifications préexistantes, mais encore de construire des acteurs à partir des données brutes livrées au départ n'est pas non plus une découverte²³. Non plus que la nécessité d'ouvrir un espace de test pour la création d'acteurs fantômes dont la pertinence doit être éprouvée. Ce qu'a tenté Fichoz, poussé à chaque étape par la nécessité de répondre à une demande, rappelons-le, souvent de façon empirique, ne raisonnant sa démarche qu'après coup, c'est une autonomisation nette des trois niveaux; en particulier qu'il soit possible, dès le premier niveau, d'accéder avec aisance à l'ensemble de l'information. Cet accès devant se faire selon des critères formels, il exige un logiciel doué d'une grande capacité d'interrogation des chaînes de caractères, sous peine d'un effondrement des capacités du système. C'est sur ce point que les caractéristiques propres de FileMaker nous ont été le plus utiles.

b. Scripta Pompeiana. Premier niveau

Il convient d'établir en premier lieu une liste des objets dont va devoir rendre compte la base *Scripta Pompeiana*. Les graffiti et *tituli picti* tout d'abord, qui constituent l'objet de la recherche, sont l'acteur principal de la base. *Scripta Pompeiana* va évidemment en donner le texte sous deux formes: une transcription développée munie de tous les signes diacritiques nécessaires, une transcription simplifiée, sans les signes diacritiques — cette dernière réalisée automatiquement à partir de la précédente. Elle est accompagnée d'une traduction en français et, bien sûr, de la mention de la source. Chaque inscription formera une entrée (en termes informatiques, un enregistrement). Chaque nouvel enregistrement sera automatiquement numéroté par le système à sa création. Ce numéro, unique, caractérisera l'inscription, puisque, par construction, chaque inscription forme un enregistrement.

L'inscription pariétale est «décrite». Pour ce faire, il convient de lui attribuer un certain nombre de caractères: longueur, largeur, matière, type et taille des lettres, etc. Chacun de ces caractères pourrait être rangé dans un champ particulier que

23. Cette connaissance est implicite chez tout créateur de bases de données. Nous avons vu que les auteurs de Prospero ont largement théorisé ce point.

l'on ajouterait à l'enregistrement contenant le texte de l'inscription. Un problème se pose immédiatement: nous ignorons d'avance le nombre et l'intitulé des dimensions sous lesquelles nous allons décrire celle-ci. Nous pourrions certes établir une liste limitative, et attribuer un champ à chacun de ses éléments, mais nous limiterions alors singulièrement la liberté qui doit être celle du chercheur et il y aurait bien des chances que nous retrouvions à la fin les seuls critères de sélection que nous avons établis au début. Cette façon de faire, en listes fermées, est antinomique avec un travail de recherche (qui plus est, pour un objet — le graffiti — qui pose de redoutables problèmes de définition²⁴) et condamne sans appel toute base de données qui y recourt pour traiter des données autres que purement administratives. Il est bien plus efficace de créer un enregistrement par dimension descriptive, sans définir préalablement celles-ci. Chaque enregistrement comprendra trois champs: le nom de la dimension (ex. «hauteur»), sa valeur (ex. «15 cm»²⁵), le numéro de l'inscription concernée. Nous disposerons ainsi d'un enregistrement pour la valeur de la hauteur, d'un autre pour la largeur, d'un autre pour la couleur des lettres, d'un autre pour la matière utilisée pour le dessin des lettres, d'un autre pour la nature du support, etc. *ad libidum*. Évidemment, pour une même inscription, nous aurons plusieurs enregistrements de dimensions descriptives. Nous ne pourrions donc pas ranger inscriptions et dimensions descriptives dans une même table. En conséquence, nous créerons deux tables: une pour les inscriptions, une autre pour les dimensions descriptives. Plusieurs entrées de cette dernière seront liées à un même enregistrement de la table des inscriptions par le numéro de l'inscription qui se trouve être, rappelons-le, le numéro de l'enregistrement automatiquement créé par le système. FileMaker, comme toutes les bases de données relationnelles, rend d'ailleurs possible la création de la table des dimensions descriptives à partir de chaque enregistrement de la table des inscriptions sans que le chercheur doive reporter manuellement le numéro de l'inscription sur la table liée. Le programme s'en charge pour lui.

Chacune de ces inscriptions mentionne des acteurs. De la même manière que nous avons conçu une table des dimensions descriptives liées à l'inscription, nous allons créer une table des acteurs. Une analyse plus soutenue nous montre que l'inscription ne mentionne pas, à dire le vrai, des acteurs mais des actions effectuées par des acteurs. La table liée ne sera donc pas construite sur la base de l'acteur — un acteur par enregistrement — mais sur la base de l'action — une action par enregistrement. On notera, dans ce cas comme dans les précédents, l'importance du choix du module qui sert de base à l'enregistrement. C'est lui qui détermine les limites de la table, une

24. Renvoyons sur ce point aux études récentes de H. SOLIN, «Introduzione allo studio dei graffiti parietali», en O. BRANDT (ed.), *Unexpected Voices. The Graffiti in the Cryptoporticus of the Horti Sallustiani and Papers from a Conference on Graffiti at the Swedisch Institute in Rome, 7 march 2003*, (*Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, Series in 4, 59), Stockholm 2008, pp. 99-124, part. p. 99 et BAIRD, TAYLOR, «Ancient Graffiti...», *cit.*, pp. 3-7.

25. La base de données intègre évidemment les éventuelles variations dans la hauteur des lettres au sein d'une même inscription.

table se définissant précisément par l'existence d'un module commun. C'est lui qui détermine l'appartenance d'une donnée à une table ou à une autre.

De la même manière, nous allons créer une table des sources, où chaque entrée décrira une source différente, et sera liée à chacun des enregistrements de chacune des tables qui comportera mention de cette source dans le champ correspondant. Il se trouve que les commentaires effectués par les historiens du passé sur telle ou telle inscription ont quasiment le statut de source dans l'interprétation de celle-ci. Nous allons donc créer une table de commentaires, où chaque commentaire réalisé par un historien sur une inscription particulière fera l'objet d'un enregistrement. Chaque commentaire sera évidemment lié à une inscription et, bien entendu, à une source. Nous continuerons avec une table des images, qui nous donnera un jeu de reproductions — photographie ou relevé — de chacune des inscriptions, chaque photo, chaque relevé, chaque dessin constituant un enregistrement.

De même enfin, la localisation du graffito ou du *titulus pictus*. Sauf cas d'indétermination, chacun d'entre eux n'a bien sûr qu'une localisation, en un point précis. Un identificateur désignant ce point est stocké dans un champ particulier de la table des inscriptions. Il ne suffit pas en lui-même. Il peut renvoyer — et il renverra à terme — à une table de coordonnées qui permettra de le situer précisément sur le plan de Pompéi. Cela ne suffira pas encore, car ce point devra être caractérisé comme appartenant à un pâté de maison, à une rue, à une maison particulière. Il devra être précisé s'il est situé en façade ou à l'intérieur, à l'entrée ou au fond d'une salle, éventuellement dans une salle destinée à un usage ou à un autre. Toutes ces données seront stockées dans un enregistrement particulier décrivant le point dans une table des localisations. Nous pouvons résumer le résultat final dans le schéma suivant (fig. 1).

Chaque enregistrement étant automatiquement identifié par un numéro de série attribué par l'ordinateur, la navigation entre les tables est possible dès la saisie (premier niveau).

c. Scripta Pompeiana. Deuxième et troisième niveaux

Nous passerons plus rapidement sur les deuxième et troisième niveaux qui ne présentent pas, dans la base *Scripta Pompeiana*, de difficultés particulières. Chaque acteur, chaque inscription, chaque localisation, chaque image, chaque commentaire est identifié par un identificateur. Celui-ci est attribué automatiquement par l'ordinateur lorsque l'élément en question n'apparaît qu'une fois dans la base (cas du commentaire qui, même lorsqu'il décrit plusieurs inscriptions n'est évidemment chargé qu'une fois et lié ensuite à chacune des inscriptions qu'il mentionne). Il peut être attribué par l'utilisateur, lorsqu'un élément peut apparaître plusieurs fois, répété d'un enregistrement à l'autre, comme l'acteur dans la table des actions, ouvrant ainsi un espace d'incertitude quant à l'identité de l'acteur, qui interdit à la machine de procéder elle-même à l'identification. Tel est le deuxième niveau.

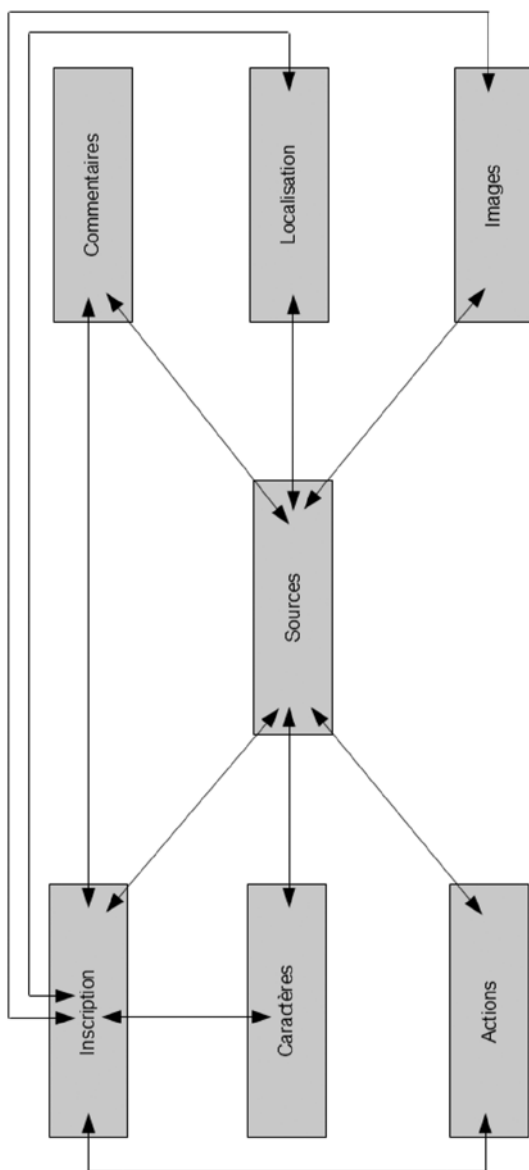


Fig. 1

Dans tous les cas, l'identifiant de l'acteur renvoie à un dictionnaire. Chaque table est doublée d'un dictionnaire, dont chaque enregistrement correspond à un identifiant et est liée à l'ensemble des occurrences de l'acteur ou de l'élément concerné dans la base. À partir du dictionnaire, il est donc possible d'accéder à chacune des mentions des acteurs, où qu'elles soient situées dans la base, et de faire apparaître à côté de chacune des mentions des acteurs, des éléments qui appartiennent au dictionnaire correspondant. Or, chaque entrée de chaque dictionnaire comprend un champ de «codage au vol», où il est possible de charger n'importe quelle chaîne de caractères caractérisant l'acteur par un caractère particulier que définit le chercheur. Il est donc possible de sélectionner des ensembles d'acteurs ou d'éléments présentant ce caractère particulier en travaillant à partir de leur mention dans les tables propres d'origine; de porter dans chaque sous-ensemble la mention en question dans le champ de codage au vol, et à partir de celui-ci de retrouver toutes les autres mentions de l'acteur dans les enregistrements qui ne répondent pas aux critères de recherche de départ.

Ainsi, si nous apprenons que le boulanger Lucius soutient Caius Balbinus pour les prochaines élections, nous créerons deux fiches d'événement: le fait que Lucius soutient Balbinus; le fait que Lucius est un boulanger. Nous appelons tous les enregistrements de la table actions qui mentionnent un soutien à Balbinus. Celui de Lucius apparaît. Nous marquons depuis l'enregistrement de l'événement le champ de codage au vol de la chaîne de caractères «SoutBal», à laquelle nous attribuons le sens de soutien à Balbinus. Dès lors, tous les enregistrements concernant Lucius sont marqués, y compris celui qui le définit comme boulanger. Et nous savons qu'un boulanger soutient Balbinus. La marque peut être conservée, ou effacée et remplacée par une autre, au gré de l'utilisateur. Ainsi fonctionne le troisième niveau.

d. Les masques de saisie

Tout cela donne une structure relativement complexe, mais qui permet de structurer toutes les dimensions d'une information elle-même complexe. L'utilisateur est aidé dans sa saisie par un nombre important de masques de saisies, éléments que File-Maker permet de créer avec une grande facilité. Nous en présentons quelques-uns ci-dessous. En premier lieu, le masque de saisie principal, qui permet d'accéder à toutes les tables. On constatera qu'outre les champs qui le composent, il offre une série de «boutons» qui permettent d'exécuter automatiquement les opérations les plus usuelles (fig. 2, 3 et 4).

Une vue détaillée de la zone de description de l'inscription permettra de se faire une meilleure idée du dispositif.

Regio	Ins.	Ins. comp.	Room	Sub-room	Dimension	Value	Scripta - Picture layout	
IX	7		7		Image de fond	Fresque représentant en une		
Pompei				A0221794	Lettres casse	a-g Majuscules		
Batiment, façade					Lettres couleur	a-g Rouge		
Via dell'Abbondanza, foulerie de Verecundus					Lettres matière	a-g Peinture		
					Script. support	Mur de façade, insérée dans		
					Texte dispos.	Sur une ligne, chaque section		
CIL IV/7838								
xxx					00000002	00000001	00000002	00000002
Courier, Plèbe/ p. 628-629							00000001	00000002

Fig. 3

Identifiant du scriptum

Bouton pour l'écran Scriptum

Date

N° enregistrement

Identifiant du cliché

New pict.	Scripta	All fields	All pict.	Sort id.	Scripta	Dimacro	Dima	© CNRS	Pompei pictures - Main layout
A					00000001-01				00000001
					00000001	<0079			01
					Pompéi. Graffito électoral.				
B									
C									
					Varone Stephani/ Table XXV				
D									
					a Trebium et Gavium b aed(iles) o(ro) (vos) f(acietis)				
E									

- A: zone Image
- B: zone : Titre
- C: zone Crédits
- D: zone Sources
- E: zone Texte

Fig. 4

II. Du corpus aux questionnements: des graffiti au lire et à l'écrire. Quelques pistes d'analyse...

Outre le fait qu'une telle base pourrait favoriser, à terme, en raison de son caractère ouvert et cumulatif (voire collectif), une utilisation renouvelée du *CIL IV*, son exploitation permettra d'aborder la question des différents types de pratiques qui conditionnèrent le recours à l'écriture (quotidiennes, professionnelles, politiques...). Nous en donnerons ici deux pistes, dont le lecteur voudra bien excuser le caractère programmatique.

a. *Écriture et vie quotidienne*

Un premier champ d'analyse pourra de fait concerner l'usage de l'écriture dans le cadre tant domestique que professionnel par le biais d'un recensement des inscriptions situées à l'intérieur des habitations. Certes le recours aux graffiti n'épuise pas un tel sujet. On songe par exemple aux tablettes du banquier Jucundus qui étaient la norme, non l'exception. Ils n'en demeurent pas moins un révélateur important des aptitudes à l'écriture des Pompéiens, dont les premiers éléments d'analyse témoignent de la banalité des usages de l'écrit dans la vie quotidienne, caractérisés par une grande quantité d'alphabets (reflétant le processus d'apprentissage de l'écriture), de noms, de nombres et de dates²⁶. Il faudrait également verser à ce dossier les nombreuses inscriptions peintes sur amphores. Replacées dans un contexte topographique précis (comme le permettra la base), ces dernières peuvent se révéler particulièrement utiles pour étayer l'analyse de l'usage quotidien de l'écriture, notamment lorsqu'il est impliqué par l'activité professionnelle, à l'image de ces trois amphores à vin de type Dressel 2-4 trouvées dans la «*caupona* d'Euxinus» (I, 11, 10-12) sur lesquelles était inscrit: *Pompeis / ad amphitheatr(um) / Euxino coponi (sic)*²⁷. Cette inscription servait à la livraison. C'est la raison pour laquelle étaient indiqués la ville, le secteur, le nom et la profession du destinataire²⁸. De telles informations concernaient donc aussi bien le producteur du vin, probable scripteur, le négociant chargé du transport, c'est-à-dire l'affréteur, mais aussi l'armateur et enfin le livreur. En conséquence, c'est l'intégralité de la chaîne de production et de commercialisation du vin (mais l'argument est évidemment valable pour tout type de produits) qui nécessitait une aptitude à la lecture et un recours (certes différencié) à l'écriture. On est alors bien loin des théories de W.V. Harris qui restreignait l'usage de cette dernière à une élite

26. WALLACE-HADRILL, «Scratching the Surface...», *cit.*, pp. 408-410.

27. *AE* 1967, 86d.

28. Sur ce personnage et sa *caupona*, voir N. MONTEIX, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 344-Centre Jean Bérard 34), Rome-Naples, 2010, pp. 56, n. 83 et 91.

socio-politique urbaine, à quelques membres de la domesticité, ou, à la rigueur, à une couche étroite et privilégiée d'artisans-commerçants.

Toutefois, notre analyse rebondit immédiatement de l'écrit sur l'oral si l'on remarque que la précision de l'adresse d'Euxinus est relativement sommaire, l'amphithéâtre, qui sert ici de référent urbain, se situant à plus de 350 mètres²⁹. Ce constat implique nécessairement qu'Euxinus était un *copo* suffisant connu dans la zone sud-est de la ville pour que son vin lui soit livré sans problème. Ce type d'analyse met donc en jeu la complémentarité (et non l'opposition) de pratiques écrites induites par l'activité professionnelle et de cultures orales impliquant un repérage dans l'espace urbain très largement fondé sur l'existence de communautés vicinales dont chacune constituait un monde original aussi reconnaissable et circonscrit qu'un petit village. Mieux cerner les limites et les caractéristiques de ces quartiers dont la vie était tout entière ordonnée par les activités du groupe local, constitue de fait l'un des objectifs affichés de l'exploitation de la base de données: cela devrait se révéler très aisé grâce à la mise en relation semi-automatisée (le chercheur ayant toujours la main sur la chaîne d'interrogation) des éléments «internes» (texte, acteurs et actions mentionnés) et «externes» (localisation, environnement matériel) des graffiti. De ce point de vue, une attention particulière sera portée aux manifestes électoraux (*programmata*).

b. Écriture, vie politique et pratique de l'espace urbain

Il s'agirait de réexaminer cette question, dans une perspective différente de celle de C. Chiavia³⁰, en s'attachant plus particulièrement à comprendre les implications socio-spatiales des rapports entretenus par une profusion de l'écrit dans l'espace urbain d'une part et des cultures fondamentalement orales d'autre part. C'est la raison pour laquelle chaque graffiti est, comme indiqué *supra*, caractérisé par sa localisation, sa matérialité et un relevé systématique de tous les types d'actions effectués par tous les types d'acteurs. Ce relevé pourra notamment être établi à partir des manifestes électoraux qui s'avèrent ici une source fondamentale pour conduire ce genre d'analyse. En effet, dans la mesure où la fréquence des *programmata* à l'échelle de la rue était très largement corrélée au degré de fréquentation de cette même rue (ainsi la *via dell'Abbondanza*, principale artère de la cité, comptait deux fois plus de graffiti qu'un axe secondaire comme la *via Castricio*³¹), une étude de leur répartition dans les différents quartiers de Pompéi constituera de ce point de vue une importante clé de compréhension des déplacements dans la ville antique et plus largement des pratiques de l'espace urbain. En outre, si, comme l'hypothèse en a été formulée par H. Mouritsen³², les *programmata* étaient bien le résultat d'une véritable campagne

29. N. MONTEIX, *Les lieux de métier: boutiques et ateliers d'Herculanum* (thèse dactyl.), Aix-en-Provence 2006, pp. 39-40.

30. C. CHIAVIA, *Programmata: manifesti elettorali nella colonia romana di Pompei*, Turin 2002.

31. R. LAURENCE, *Roman Pompeii: Space and Society*, Londres 2007, pp. 109-113.

32. MOURITSEN, *Elections, Magistrates and Municipal Élite...*, cit., pp. 54-57.

d'affichage décidée par les candidats eux-mêmes, il conviendrait de s'interroger sur le sens de la localisation des graffiti induit par une telle hypothèse, à savoir que la densité des graffiti était plus importante dans l'immédiate proximité du domicile des candidats. Si une telle assertion était vérifiée, cela pourrait dès lors signifier que ces derniers s'appuyaient en priorité sur le voisinage, délimitant ainsi une sorte de «culture de quartier», dont les limites pourraient être déterminées par le biais d'une étude prosopographique fine³³. Celle-ci est rendue possible par l'outil de recensement et d'identification que constitue la table *Pompei_actions* dans la base de données.

Conclusion

Il convient de préciser, en conclusion, que *Scripta Pompeiana* est une base ouverte. En deux sens. Tout d'abord, elle est indéfiniment extensible, non seulement aux écrits pompéiens, mais encore à toute inscription, quels que soient sa localisation et son support. La généralité des catégories descriptives sur lesquelles elle repose lui donne une valeur quasi-universelle. Et ce d'autant plus que la présentation des données à l'écran est indépendante de l'information stockée dans les champs. Il est donc possible de créer d'autres présentations, mieux adaptées à d'autres contextes. Rappelons à ce propos que FileMaker rend particulièrement facile cette opération. Rappelons également que la structure des tables et des champs est adaptable à n'importe quel système de bases de données relationnelles. Signalons enfin qu'il est possible d'installer la base en ligne, à des conditions techniques très raisonnables, et avec une grande efficacité pour des motifs de recherche.

La base est également extensible en un second sens. Telle quelle, elle est centrée sur l'épigraphie, qui est l'objet de la recherche pour laquelle elle a été conçue. Elle contient cependant tous les éléments nécessaires pour être centrée sur un autre de ses composants, les actions par exemple. Il est aisé d'introduire dans la table des actions, outre la mention de chacun des acteurs par telle ou telle inscription, toute autre information en provenance de toute autre source sur l'un des acteurs concernés. Imaginons que Titus soit mentionné sur un graffiti. Nous pourrions charger dans la table des actions tout ce que nous savons de lui. Et de même de tout autre personnage. L'accès aux données sur les inscriptions elles-mêmes n'en serait pas affecté. Des écrans différents de ceux qui existent en ce moment modifieraient seulement l'importance relative des informations. Il est donc possible, sans rien changer de fondamental au dispositif actuel, d'insérer les inscriptions dans le contexte général de l'histoire romaine. Précisons pour terminer que la base est fournie avec tout le dispositif nécessaire pour cela.

33. Cette étude sera menée de concert avec N. Monteix.

[*Addendum*] : Nous avons déjà achevé la rédaction de ces lignes lorsque parut le premier fascicule du quatrième supplément du *CIL IV* (*Corpus Inscriptionum Latinarum IV, Inscriptionum parietariarum Pompeianarum Herculansium Stabianarum supplementum, Fasc. 1, Addenda et corrigenda*, Hrsg. V. WEBER, A. VARONE, R. MARCHIONNI, J. KEPARTOVÁ, Berlin, déc. 2011). En raison des délais impartis pour la publication, il nous a été matériellement impossible d'en tenir compte pour ce travail.